

## Chapitre six

### La communauté de San Lorenzo

On était désormais en fin d'après midi quand frère Giacomo sortit du couvent pour se rendre dans l'île de San Lorenzo. Il n'avait pas eu trop de mal à trouver une excuse pour s'y rendre. La communauté n'était pas encore assez riche pour se permettre d'entretenir un prêtre et le réconfort spirituel d'un frère mendiant serait donc certainement bien accepté. Ce fait et le vain espoir qu'il avait fait miroiter aux yeux du supérieur qu'il réussirait peut-être à pousser quelque jeune pénitent à entrer dans l'ordre avait convaincu celui-ci de le laisser partir.

Une lumière dorée et un air chaud l'accueillirent dès qu'il sortit de la fraîche pénombre du couvent. Pendant un instant il en fut heureux et étourdi. Il regarda alentour. Un soleil de printemps précoce, lumineux et serein, rendait brillante l'eau de la lagune. Sur sa surface, se reflétaient quelques nuages blancs qui semblaient voguer lentement dans le ciel. Une paix, pleine de cents bruits, le bourdonnement des abeilles dans les branches des arbres et en dehors, le bruit sourd, monotone et léger des barques attachées près de la rive lui procurèrent une sorte de joie si profonde qu'il ne trouvait plus de mots pour l'exprimer. Il se tourna vers la 'salizzada', la rue voisine, comme s'il cherchait quelqu'un à qui dire le plaisir qu'il éprouvait, souriant des yeux et respirant à pleins poumons pour les remplir de tout cet air parfumé.

Dieu était bon, s'il offrait aux hommes un tel spectacle pour les consoler !

Mais il pensa tout à coup, à tous ceux qui en ce moment précis souffraient et étaient persécutés. Il éprouva du remords pour cette sensation de plaisir momentanée et ses yeux reprirent leur habituelle expression d'insatisfaction hautaine.

Il traversa le champ d'herbes devant le couvent, hâta le pas en se dirigeant vers le bord de la lagune. Les frères avaient fait planter des pieux dans la boue tout le long de la rive et les barques du couvent y étaient attachées deux par deux se balançant doucement en tirant sur leurs cordes. Un vieil homme, assis à bord d'une barque, les pieds nus dans l'eau, se leva avec peine et vint à sa rencontre, tout content.

« Bonjour frère Giacomo. Voulez-vous une barque ? »

Dès que le frère, de loin, lui eut fait signe que oui de la tête, il ajoura : « Belle journée aujourd'hui pour naviguer ! Il n'y a pas un souffle de vent et l'eau est

lisse comme de l'huile. Mais ce soir attendez-vous à un peu de 'garbin' du sud ouest. Presque rien de toute façon. Vous partez tout seul ? »

Giacomo s'approcha de la rive et jeta un coup d'œil aux barques.

« Bonjour Bartolomeo. Oui, je pars seul. J'aimerais t'emmener avec moi, mais je sais que tu ne peux pas bouger d'ici. »

« Eh, le gardien chef n'est vraiment pas gentil avec moi ! Pour une assiette de soupe qu'il me donne, il exige que je ne m'éloigne pas d'ici, même pas une heure et que je sèche et que je nettoie les barques tout le temps. Heureusement que la nuit, mon neveu vient me donner un coup de main, je peux alors dormir un bon petit coup sous la poupe de la 'caorline' du couvent. »

Giacomo fit un geste d'irritation.

« Je sais, hélas ! Par les temps qui courent, les coeurs deviennent de plus en plus durs, même à l'intérieur du couvent. Je ne sais vraiment pas combien de temps la patience de Dieu, s'il m'est permis de le penser, supportera tout ça. Consolerez-vous car tôt ou tard la Providence interviendra. »

« Vous avez raison » approuva le vieil homme « Dieu n'a jamais abandonné les pauvres. Il les met à l'épreuve mais après...Laissez, laissez-Le faire, père... »

Il s'arrêta et scruta le visage de Frère Giacomo pour voir de quelle humeur il était. Puis, il ajouta d'une voix hésitante : « Je vous le dis parce que j'ai entendu des rumeurs : vous prenez trop de risques pour le bien des pauvres. Vous devez être plus prudent si vous voulez bien écouter les conseils d'un vieil homme comme moi ; si nous vous perdons vous aussi, alors là oui, par ici nous serons complètement à la merci des tyrans. Et nous les vieux, nous ne pouvons vivre que de charité, désormais... »

« Ne parlez pas comme ça ! »

Le gardien des barques détacha un sandolo et le fit approcher de la rive. Tout en travaillant, il resta un moment silencieux ; puis il se remit à parler en tournant le dos au frère : « Mais ça a toujours été comme ça ! Sauf qu'autrefois, il y avait davantage de générosité. J'ai combattu et ramé pratiquement sur toutes les mers d'ici à Byzance. J'en ai vu de la barbarie et des malheurs ! Et partout j'ai vu la même chose : celui qui commande ou même celui qui est puissant ne pense jamais à celui qui souffre, est malade ou ne peut plus travailler. Que voulez-vous ! A moi, il me suffit de me réchauffer au soleil, une bonne parole et attendre mon heure en paix avec tout le monde. »

« Même si tu es vieux et épuisé, tu ne dois pas désespérer et te contenter de vivre dans la misère... » Frère Giacomo essaya de le consoler à sa façon, « Le bon temps reviendra. Et même, je crois avec certitude qu'une ère nouvelle va commencer pour nous tous. »

« Plût au ciel que vous ayez raison ! Je vous en prie cependant...Ne prenez pas les choses trop à cœur... On peut même toujours trouver un peu de satisfaction sans risquer de se casser le cou ou se mêler de certaines intrigues où il y a toujours à y perdre. Et puis se donner tellement pour les autres – croyez-moi, père – cela veut dire n'aller à la rencontre que de désillusions. »

Le religieux fit un geste d'impatience et sans rien ajouter, s'approcha de la rive, avança prudemment un pied, le posa sur la poupe de la barque et d'une légère poussée de l'autre pied monta à bord, faisant à peine balancer le fond.

« Toujours en forme, eh ? Vous partez avec une rame ou deux ? »

« Avec deux. Je pars un peu loin. »

Le vieux marin, le dos courbé par l'âge, avec des mouvements raides, ramassa sur le rivage deux tolets et deux rames et les tendit au frère l'un après l'autre. Les tolets installés, celui-ci se mit debout à la poupe, plaça les rames et en croisant les bras, il commença à ramer, en poussant avec plus de souplesse et de rythme que de vigueur.

La petite barque au fond plat, prit de l'erre, s'éloigna rapidement de la rive et prise par le fil du courant, glissa de plus en plus rapide en faisant de chaque côté deux petites rides sur l'eau. Giacomo, en poussant plus sur une rame que sur l'autre, tourna à gauche vers Torcello dont on voyait à peine le campanile à l'horizon. Il savait bien voguer, parce que depuis qu'il était arrivé à Venise, il allait en barque plutôt qu'à pied comme tout le monde. L'habitude lui permettait ainsi de tenir un rythme de rame soutenu et constant. Et la barque glissait rapide et sans secousses, comme si elle avait été tirée sur l'eau par un fil invisible.

A cette heure du jour la partie de la lagune derrière le couvent était paisible. De l'arsenal, venaient les coups sonores, amortis par l'eau, des outils des charpentiers et une légère odeur de poix bouillante. A droite, là où derrière le couvent des dominicains, il y avait les entrepôts de bois et les scieries, le travail sur le rivage était presque terminé. Seuls des travailleurs étaient encore en train de décharger des gros troncs d'une barge. Les bruits sourds des troncs jetés à terre couvraient parfois les légers mouvements de saccades du va et vient des instruments des scieurs ; peu après son départ, la barque était déjà au milieu d'une étendue d'eau déserte, avec derrière elle les centaines de maisons de Venise, les îles de l'estuaire fermant l'horizon et les bancs de sable affleurant à peine devant. Au-delà se trouvait l'île de San Lorenzo.

Seuls quelques bateaux de pêcheurs se déplaçaient autour de filets, longs et bas, fixés à des pieux. A part le bruit cadencé des rames, qui plongeaient et émergeaient de l'eau, seuls rompaient le silence le saut en l'air soudain d'un poisson ou le cri rauque d'une mouette qui plongeait à corps perdu dans l'eau. L'odeur de sel et d'algues remplissait l'air ; dans cette atmosphère tranquille et lointaine, Frère Giacomo sembla, un moment, se détendre à nouveau comme cela lui était arrivé en sortant du couvent. Mais tout de suite comme s'il craignait de perdre le contact avec son propre esprit, il repensa à sa conversation tendue avec le diacre Paolo et aux paroles de résignation du vieil homme.

Lui, apparemment sûr face aux autres, de ses propres idées et de ses idéaux, était en fait tourmenté au fond de lui-même par des doutes continuels.

Ceux-ci l'assaillaient quand la discussion avec quelqu'un ou l'observation d'un quelconque aspect de la réalité le contraignaient tout à coup à réévaluer ses propres convictions.

L'irruption de ces faits dans les principes bien ordonnés de ses déductions faisait naître dans son esprit d'abord, une sorte d'ennui et de malaise qu'il essayait avec hargne d'éloigner, puis une incitation à trouver rapidement la manière de concilier les nouvelles données et les nouvelles expériences avec son lot d'interprétations et d'objectifs. Il y arrivait presque toujours d'une manière ou d'une autre. Quelquefois il sortait de ces moments de désarroi avec une plus grande richesse d'argumentations en faveur de ses propres thèses ; d'autres fois, il hochait la tête et renvoyait à un autre moment la résolution de ses contradictions, en se disant et en se convaincant que la solution existait, même si lui ne savait pas la trouver à ce moment là. Tandis qu'il ramait d'un rythme lent mais continu, après avoir retroussé ses manches et ouvert le col de sa bure pour s'aérer, il commença à se tracasser.

Et si les hommes n'avaient pas envie d'être sauvés ? Si le démon avait désormais étendu son pouvoir au point d'avoir déjà corrompu une grande partie de l'humanité ? Et était-il juste d'utiliser la violence ? Ou était-ce un péché ? Comment donc Dieu avait-il permis que soient vaincus tous ceux qui, même récemment, avaient pris la voie que lui même voulait prendre ? Et qui était celui qui devait enseigner la voie du salut à un groupe d'adeptes ? N'était-ce pas se mettre en dehors de l'Eglise ? Etait-elle juste l'interprétation des prédictions de Joachim qu'il donnait lui et ceux qui les lui avaient enseignées dont il n'avait même pas le courage de prononcer les noms au fond de lui-même ? Quand ils auraient obtenu des riches de partager leurs richesses avec les pauvres, comment la société serait-elle gouvernée ?

Les réponses, qu'il arrivait plus ou moins difficilement à donner étaient toujours les mêmes et ne le satisfaisaient qu'en partie : que les hommes avaient été corrompus par l'Eglise aux mains de faux prêtres ; le diable s'était emparé de l'âme des puissants mais presque tous les hommes étaient bons et souffraient, espérant dans le salut et la justice sans savoir où la trouver ; il fallait quelqu'un qui leur montre le chemin, en se basant sur l'Evangile, mais une fois punis les hommes devenus instruments du démon, on reviendrait à l'Eglise primitive et Les Saintes Ecritures suffiraient pour guider l'humanité.

Le vieux marin aussi n'était qu'une âme égarée par une vie de violences. Dieu, assurément avait inspiré Joachim, comme il avait inspiré les prophètes et les évangélistes. Il y avait des signes pour en témoigner. Et fra Dolcino et les Apostoliques étaient les âmes les plus saintes qu'il ait connues.

« Si je commence à douter de cela » se dit-il enfin « Quelles certitudes me reste-t-il ? »

Et cette fois aussi son esprit tourmenté recula devant la perspective de se trouver sans un guide et sans un but.

Il retrouva un peu d'équilibre, bien que lui restât l'amertume de s'être laissé tenter encore une fois par le doute ; il commença à voguer avec plus d'énergie et par esprit de pénitence, ne ralentit plus son rythme tant qu'il ne vit pas devant lui la petite île.

San Lorenzo faisait partie de l'archipel d'îlots qui entouraient Torcello à l'est, entre les passes du port de Lio Maggiore et la côte d'Altino. Une tour de défense et de repérage, maintenant à moitié en ruine, les restes d'une grosse muraille qui continuaient dans l'eau à défendre une petite darse, une petite église de style byzantin devant une petite place pavée, un édifice monacal en ruine attestaient que l'île avait été habitée pendant une longue période, mais aussi l'état d'abandon où on l'avait laissée depuis très longtemps.

La communauté des pénitents qui s'y était établie récemment, avaient commencé des travaux de remise en état et de restauration, réalisés comme ils le savaient et comme ils le pouvaient. Regardant alentour, à la recherche de quelqu'un, tandis qu'il attachait la barque à un des anneaux fixés dans le mur de la darse, fra Giacomo remarqua avec plaisir les améliorations apportées depuis la dernière fois qu'il était venu les trouver. Ils avaient dû travailler comme des forcenés, nuit et jour.

La petite église avait une nouvelle porte ; le toit avait, tant bien que mal, une nouvelle couverture et d'une des petites fenêtres de l'abside filtrait la lumière vacillante d'une lampe à huile allumée devant l'autel. Autour, une grande partie du terrain était couverte de cultures, une vigne bien entretenue s'étendait jusqu'à l'autre côté de l'île et même une partie du couvent – à première vue le réfectoire, le magasin et deux ou trois cellules – avait été remise en état. Quatre cabanes, pauvres mais construites solidement, ayant l'air robuste du neuf donnaient sur la petite place ; des petits panaches de fumée s'élevaient d'une fente sur le toit de roseaux. Alors que Giacomo s'attardait encore près de la barque, la porte du couvent s'ouvrit tout à coup et plusieurs personnes vinrent à sa rencontre d'un pas rapide. Comme il avait dans les yeux le soleil qui était bas maintenant sur la lagune, il ne reconnut pas tout de suite celui qui le saluait. Il n'entendit qu'une voix s'exclamer : « Bienvenue, père ! Quelles nouvelles apportez-vous ? »

Presque sans s'en rendre compte, il prit immédiatement son ton préféré d'apocalypse.

« Je viens du lieu où règne la méchanceté des hommes. Quelles bonnes nouvelles voulez-vous que je vous apporte ? Et pourquoi apporter de mauvaises nouvelles dans cette paix ? »

Puis, ayant maintenant reconnu quelqu'un, il ajouta : « Ah, c'est toi Abriano ? Et toi aussi Bonello ! Tu es encore ici ? La dernière fois que je t'ai vu, tu semblais décidé à tout quitter et à t'en aller. Je suis venu pour voir les progrès que vous avez faits. Je vous admire et je vous envie tous. Quelle vie de perfection vous avez réussi à créer ! »

Une voix, le frère n'arriva pas à savoir à qui elle appartenait, répondit : « Vous nous flattez, père ! Nous ne sommes pas aussi bons que vous croyez. Nous ne sommes que des pécheurs qui cherchent ensemble la voie non de la perfection mais de la pénitence. »

« Vous me concéderez au moins ceci... » répliqua le frère en sautant de la barque, « Vous êtes des pénitents exemplaires, qui avez voulu chercher dans la vie communautaire une voie qui s'inspire de l'idéal chrétien primitif. » Le tirant par la manche de sa robe alors qu'ils se dirigeaient ensemble vers le couvent, Bonello essaya d'attirer son attention.

« Pourquoi vous me posez cette question ? Vous savez bien que jamais je ne m'en irais... »

« Comme je suis content que vous soyez ici ! » s'interposa Abriano « demain c'est dimanche, il y aura un chapitre et vous y assisterez et jugerez. D'accord ? Et puis au lieu d'aller en barque jusqu'à Torcello, nous écouterons enfin une messe que vous célébrerez dans notre petite église : Vous nous le promettez ? »

« C'est bon, c'est bon ! Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas encore un prêtre ? »

« Abriano poussa un soupir : « Eh, nous sommes pauvres, nous ! En travaillant dur tout cet été, nous espérons pouvoir nous permettre d'entretenir un prêtre dès l'automne prochain. Pour le moment, les bénédictines de San Zaccaria qui continuent à avoir juridiction sur nous, nous ont confiés au prêtre Remigio de Torcello. Nous lui donnons ce que nous pouvons pour les messes qu'il dit et pour l'assistance spirituelle qu'il nous donne. »

En parlant tous ensemble, ils étaient entrés dans ce qui, autrefois, avait été le réfectoire du couvent. Il y avait partout des traces de l'abandon où il avait été laissé à une époque dont personne ne se souvenait plus. Les bénédictines, restées en petit nombre et épouvantées par la malaria de plus en plus virulente dans cette partie de la lagune, trop envahie par les roseaux et les herbes basses des bancs de sables, s'étaient réfugiées au couvent de San Zaccaria à Venise ; Et elles avaient tout emporté, y compris les portes et les balcons.

L'enduit de la salle avait été refait grossièrement mais les six fenêtres n'avaient pas toutes été vitrées. Trois ou quatre poutres du plafond étaient soutenues sous le mur par des pieux car elles menaçaient de tomber. L'air chargé d'odeurs saumâtres pénétrait par les fenêtres sans vitres et faisait ondoyer le feu allumé dans le foyer au fond du réfectoire. Autour, assises sur des bancs, il y avait six personnes. Elles portaient toutes l'habit des pénitents : une bure grise d'étoffe grossière liée à la taille par une corde.

Fra Giacomo eut l'impression qu'une sorte de paix profonde mais quelque peu complaisante aussi flottait sur le groupe. Ils parlaient doucement, en se regardant à la lumière incertaine du feu et quand ils entendirent la porte s'ouvrir, curieux, ils se tournèrent tous dans la pénombre qui envahissait maintenant la salle pour voir qui entrait.

Dès qu'ils l'eurent reconnu, ils se mirent tous debout pour aller à sa rencontre et lui faire fête. Ottolina, la plus jeune des pénitentes, fit deux pas en avant, s'arrêta et d'un mouvement rapide de ses mains arrangea sa robe et ses cheveux qu'elle portait serrés dans une grosse tresse sur la nuque.

Dans le bruit confus des exclamations d'étonnement et de plaisir, se détacha la voix de Ottone, le plus vieux du groupe : « Bienvenu parmi nous, père Giacomo ! Asseyez-vous, ici et racontez-nous pourquoi vous êtes venu. »

Le frère passa lentement entre les pénitents qui lui prenaient les mains et faisaient des petites génuflexions devant lui et il alla s'asseoir sur le banc de droite. Ils se hâtèrent tous de s'installer autour de lui, le plus près possible. Fatigué par sa longue séance de rames, il poussa un soupir de soulagement et se laissa aller sur le banc. Puis il répondit.

« Je suis venu, parce que, de temps en temps, j'éprouve le besoin de m'échapper de Venise qui est devenue la nouvelle Babylone. Et puis parce que je dois dire une chose à votre supérieur. Mais ceci peut attendre. Et se tournant vers Ottone il demanda : « Qui est-ce maintenant ? »

« C'est Giovanni de Trente. Les sœurs nous l'ont envoyé il y a deux mois. Que voulez-vous ! Je ne suis pas fait pour diriger et penser à tout » il fit une moue comme pour s'excuser « C'est moi qui ai demandé aux sœurs de me remplacer. »

« Giovanni de Trente ? Je crois bien le connaître » s'exclama gaîment le frère. Puis il ajouta : « Mais vous, qu'avez-vous à me raconter ? »

Cette fois-ci ce fut encore Ottone qui lui répondit bien que tous se soient penchés vers fra Giacomo pour dire quelque chose.

« Presque rien. Chez nous, les choses ne changent pas tous les jours comme chez vous, en ville. Nous avançons doucement, doucement avec le soleil et les saisons. Notre vie comme vous le savez, est une vie de pénitence. Nous vivons en suivant l'évangile et nous espérons une récompense dans l'au-delà. »

Giacomo n'était pas mécontent d'écouter un peu leurs histoires, alors qu'il se reposait et attendait de voir apparaître Giovanni de Trente. C'est pour cela qu'il insista. « Allez, racontez-moi, pour me consoler, quelque chose de vous... Par exemple – ce que je n'ai jamais su – comment se fait-il donc que vous soyez arrivés justement sur cette île ? »

Cette fois-ci aussi des visages se penchèrent vers Giacomo pour parler mais Ottone s'imposa à tous d'un geste de la main.

« Laissez-moi commencer. Autrement il y aura une grande confusion. Et s'adressant au frère, il commença : « C'est une histoire ni longue, ni difficile à raconter... »

« Mais tu es venu ici après nous ! » l'interrompit tout à coup le pénitent qui s'appelait Abriano.

« C'est vrai » admit Ottone « Tu habitais déjà près d'ici dans l'île de la Cura avec Auriema, Ottolina et ton neveu Geraldino et tu as été le premier à arriver ici... Oui, c'est vous qui les premiers avez vendu vos terres pour venir à San

Lorenzo. Je suis arrivé le deuxième, mais comme je suis le plus âgé, laissez-moi raconter notre histoire. Si je me trompe vous me corrigerez. »

Satisfait, Ottone regarda un instant les autres, redressa un peu le buste, fixa des yeux Giacomo et commença : « L'idée est venue dans la tête de ces deux là » et il montra Abriano et sa femme « Si je me souviens bien, ils menaient déjà une vie de pénitence, portaient la bure et s'étaient donnés corps et biens au monastère de San Zaccaria. Mais ils continuaient à vivre seuls sur leurs terres. Puis...Qui est-ce ? Toi ou Auriema ? » demanda Ottone.

« Moi... » répondit Abriano en s'échauffant « J'ai été le premier ! » Et il se glissa tout le long du banc espérant que fra Giacomo lui demanderait quelque chose.

« Alors, continue toi ! » l'invita finalement Ottone.

« Volontiers » Abriano s'éclaircit la voix et se pencha davantage au bord du banc « Un jour nous sommes allés à San Zaccaria pour une question de limites. Et là, j'ai entendu un pèlerin raconter que, en bas de la colline de Valmarana, près de Vicenza, un groupe de pénitents avait créé une communauté sur des terres abandonnées par tous. Vous savez, père, un torrent les inondait sans arrêt. Il disait qu'ils avaient mis leurs biens en commun et qu'ils vivaient et travaillaient ensemble et qu'ils étaient contents. »

« Et alors qu'est-ce que tu as fait ? » demanda fra Giacomo, intéressé.

« Nous sommes revenus à Torcello et j'ai commencé à en parler à tout le monde... »

« Oui ! C'est vrai ! » intervint à nouveau Ottone, « Je me souviens que tu es venu longtemps nous chercher sur la place, tous les dimanches après la messe et insister pour nous convaincre tous de former une communauté...D'abord nous avons été cinq à être d'accord. Mais la plus convaincue d'entre nous était Auriema. Ceci tu dois l'admettre, Abriano...La vie était dure pour tout le monde et il n'y avait pas grand-chose de bon dans ce qu'on faisait. Envies d'un côté et humiliations de l'autre. C'est ce qui nous a convaincus plus que tout. Et alors nous avons regardé autour de nous pour voir quelle possibilité nous avions de réaliser notre idée et nous avons mis les yeux sur cette île. Elle était complètement abandonnée et les hautes marées en avaient déjà dévoré un bon morceau. Nous savions qu'elle appartenait aux bénédictines depuis très très longtemps. Alors nous sommes tous allés avec le prêtre de Torcello à San Zaccaria et l'abbesse nous a donné satisfaction. »

« Tu oublies de dire... » intervint à ce moment là, Auremia avec une grande ferveur dans la voix « que nous avons aussi renoncé à nos propriétés en faveur de la communauté. Pas grand-chose en vérité : quelques terres ici sur les îles et d'autres sur la terre ferme. Mais... »

Son discours fut interrompu par le bruit de la porte qui s'ouvrait. Eclairé par la dernière lumière du jour, un pénitent, grand et l'air affairé, se tenait sur le pas de la porte.

« Voici Giovanni notre supérieur... » murmura Auriema.

« Qui est arrivé ? » demanda le nouveau venu, « j'ai vu une barque qui n'est pas à nous, attachée à la darse. » Et il regarda avec circonspection vers le foyer. Il reconnut fra Giacomo, le scruta un instant avec une attention sévère. Puis son visage s'ouvrit en un grand sourire.

« Qui vois-je ! Giacomo ! Comment se fait-il que tu sois ici ? »

Le visage tout aussi content et l'embrassant du regard pour voir s'il était différent de son souvenir, fra Giacomo répondit en se levant : « Oh, Giovanni ! Je ne savais pas que tu étais ici ! Quelle joie de te revoir ! On s'était perdus de vue, hein ? Et tu te demandais peut-être où j'avais fini... »

Le supérieur de San Lorenzo, en quelques pas rapides s'était approché de son ami et l'embrassait. Puis il le détacha de lui, et le tenant à bout de bras, le regarda dans les yeux avec affection.

« Certes, je me le suis demandé plusieurs fois ! Mais je ne doutais pas que tôt ou tard on se retrouverait. J'avais entendu dire par plusieurs personnes que tu étais à Venise. Et je comptais vraiment partir à ta recherche... Restes-tu longtemps parmi nous ? »

« Jusqu'à demain. Ces deux là... » et il montra Ottone et Abriano, « m'ont invité à votre chapitre. Et je ne crois pas que cela te fera du mal d'écouter une messe célébrée par fra Giacomo... Après j'aurai quelque chose à te demander. »

« Tu diras la messe ? Il me semble que c'était hier que... »

Giovanni eut l'air ému encore un moment. Puis il secoua la tête tout à coup comme pour en chasser les souvenirs et prit un air détaché. Il donna un rapide coup d'œil alentour pour voir si ce moment d'abandon avait déjà suscité quelque regards surpris, puis il dit à fra Giacomo : « Ne commençons pas maintenant à parler de nos affaires devant les frères. Nous aurons le temps demain de tout nous raconter. Pour le moment, je te laisse ici avec eux... Continue à bien tout écouter. Et puis tu me feras tes critiques, comme d'habitude. » Et il se permit un dernier sourire rapide.

« C'est bien, Giovanni. Je t'obéirai comme d'habitude » répondit le frère un peu surpris malgré son ton de plaisanterie.

Le supérieur s'adressa au groupe des pénitents.

« Je vous le confie. Traitez-le bien et respectez-le. Mais ne vous laissez pas séduire par ses paroles. Il est très fort pour convaincre tout le monde. Je continue mon tour. Je veux finir avant la nuit. » Et se tournant avec plus de hâte qu'il n'en fallait, il se dirigea vers la porte.

Après avoir suivi des yeux son ami qui s'éloignait, fra Giacomo secoua un peu la tête, souriant en lui-même. Puis il regarda Ottone pour reprendre le fil du discours interrompu et s'exclama avec conviction : « Croyez-moi ! C'est vraiment cela. On le sent dès qu'on arrive ici. Vous avez su créer une ambiance pleine de paix et de spiritualité ! »

Dans le groupe réuni autour du foyer, les paroles de fra Giacomo avaient créé une sorte d'embarras satisfait. Le religieux se dépêcha de demander : « Alors, Ottone, après l'investiture des sœurs, qu'avez-vous fait ? »

« Nous sommes tout de suite revenu à la maison. Nous l'avons fermée et nous avons donné les clés au prêtre de Torcello pour qu'il les remette aux sœurs. Nous avons emporté nos outils et les quelques bêtes que nous avions ; nous sommes venus ici et nous nous sommes tout de suite mis au travail ensemble. Au début, cela a été dur et ceux de Torcello nous regardaient de travers parce qu'ils avaient l'impression qu'on avait voulu être les plus braves ; Mais ensuite ils nous ont aidés aussi. Après quand est arrivé, même celui là... » et il montra le neveu de frère Abriano, « qui est une tête dure, parce qu'il doute quelque fois que ce soit mieux à San Lorenzo qu'à Torcello – n'est ce pas Geraldino ? – mais qui a deux bras tels et une telle bonne volonté que les choses se sont améliorées. Puis, le trois mois suivants, tous les autres sont arrivés et nous sommes devenus alors une vraie communauté. »

Comme s'il voulait clore le récit d'Ottone, Abriano, avec un soupir un peu affecté, ce que ressentirent aux oreilles de fra Giacomo, ajouta : « Si je pense qu'en dehors d'ici les hommes se tuent pour des choses sans importance, tu n'es jamais à l'abri des tentations et il t'arrive de voir certaines malfaisances... »

« Et il y a aussi la misère, l'injustice et ceux qui souffrent... Il y a des gens qui n'ont rien et qui auraient besoin d'un peu d'aide... » l'interrompit le frère qui n'avait pas pu se retenir d'en rajouter.

Avec une rapidité d'attaque insoupçonnable chez un homme pacifique comme lui, Abriano lui répliqua.

« Tout le monde devrait faire comme nous. Si, dans le monde il y avait beaucoup de communautés comme la nôtre, nombre de problèmes d'injustice et de violence seraient résolus. Et tout le monde deviendrait meilleur. Parce que alors, en se donnant à une communauté religieuse comme nous, ils prendraient tous part à ses prières et à ses mérites. »

Et fra Giacomo promptement dit : « Et même aussi à son immunité civile ? »

Les paroles du frère avaient provoqué un peu d'agitation parmi les pénitents qui commencèrent à parler à voix basse entre eux.

Sœur Richelda, d'un sourire rassurant alentour, se hâta de dire : « Frère Giacomo, comprenez-nous ! Ne nous jugez pas comme des égoïstes ! Nous nous sommes proposés de reprendre l'idéal de communauté des premiers chrétiens. Avant de venir ici, mon époux et moi, nous étions mécontents, mauvais l'un pour l'autre. Nous étions mieux que tant d'autres mais nous voulions plein de choses. Pleins d'envie à l'égard de tous. Lui travaillait comme une bête et moi aussi. Il pensait aller à Venise risquer le peu d'argent que nous avions dans un commerce et moi j'enrageais parce que j'avais des vues sur une vigne et je voulais prendre l'argent qui nous manquait pour l'acheter au prêtre de Torcello ; nous n'étions jamais en paix, nous savions que nous étions en état de péché et puis on se disait que tout le monde faisait la même chose et on continuait... Et puis quand nous sommes arrivés ici et que nous avons déposé le papier d'investiture de tous nos biens sur l'autel de notre petite église –

qu'est ce qu'on avait après tout ? Deux fermes et quelques terres éparpillées çà et là et ma dote – et nous sommes devenus converses en nous laissant envelopper les mains dans la nappe de l'autel des frères et nous avons fait vœu de vie commune, alors nous avons trouvé la paix. Et je pense que tout le monde devrait faire comme nous. »

« Mais les autres ? Ceux qui n'ont même pas un bout de terre à donner comme vous l'avez fait vous ?... »

Le bruit de la porte fermée avec force, interrompit fra Giacomo. C'était Giovanni, rentré de son tour qui, sur le pas de la porte, avait entendu les derniers mots de sœur Richelda et le début de la réplique du frère. S'avançant en hâte, il essaya tout de suite de dire quelque chose pour dévier la conversation.

« Mais bravo ! Vous êtes tous là à bavarder et à vous vanter et lui pendant ce temps là, il meurt de faim ! Pour nous aujourd'hui, c'est jour de jeûne mais lui qui a ramé jusqu'ici doit avoir un gros appétit. De Venise à San Lorenzo, il y a un bon chemin. »

Arrivé près de lui, il lui fit une petite grimace.

« Et puis à son âge ! »

Les pénitents se regardèrent consternés. Ottone se gratta la tête. La première à réagir fut la jeune Ottolina. Elle se leva rapidement, comme si elle avait peur d'être précédée par quelqu'un d'autre et se dirigea vers une huche appuyée au mur droit du réfectoire en disant : « Je m'en occupe. Il doit y rester encore quelque chose de bon. Sûrement du pain. Et peut-être des restes de poisson. »

En passant devant lui, elle regarda fra Giacomo du coin de l'œil et lui esquissa un sourire.

« Le père ne me paraît pas aussi fatigué que vous le dites, frère Giovanni. »

Le religieux baissa les yeux, feignit d'ignorer le regard de la jeune femme et s'empessa de dire : « Fatigué, non. Grâce à Dieu, ce n'est pas une nage qui va déjà me fatiguer. Mais affamé, un peu oui. Et je te remercie du fond du cœur, Ottolina, si tu ne me trouves qu'un peu de pain. »

La jeune femme sortit rapidement une écuelle de bois et y mit du pain et du fromage. Puis elle la posa devant lui dans un silence attentif. En se penchant, elle effleura ses mains de ses doigts. Le frère posa l'assiette sur ses genoux, dit une courte prière et commença à manger. Les pénitents avaient tous leurs yeux fixés sur lui, contents qu'il ait accepté si volontiers leur hospitalité. La jeune femme aussi était retournée s'asseoir et regardait autour d'elle avec un certain air satisfait.

Le feu s'éteignait. Un gros cep tomba sur le plan du foyer, faisant naître une nuée d'étincelles. Pendant que fra Giacomo dînait, un grand silence était tombé sur la salle, souligné par le crépitement du feu. Auriema s'était mise à frotter doucement ses pieds sur le sol. Richelda regardait ses mains sur sa poitrine.

Geraldino dont on venait de parler regardait tantôt l'un tantôt l'autre avec un sourire vide.

« Eh, oui ! » s'exclama peu après Ottone, « Ici nous avons trouvé la paix. »

Et Bonapreso de renchérir : « Sinon la paix, au moins une vie juste selon l'Evangile comme les premiers chrétiens. Même si nous restons des pécheurs qui ne sauraient résister aux tentations sans l'aide de Dieu. »

S'arrêtant de manger un instant pendant que Giovanni lui versait du vin d'une petite cruche, fra Giacomo leva les yeux de son assiette, hésita un moment avant d'intervenir puis se décida à demander : « Maintenant qu'il est temps d'aller dormir, dites-moi encore une chose : votre nouvelle vie a-t-elle renforcé votre volonté ? Je m'explique... Pensez-vous que les choses de ce monde que vous avez voulu fuir puissent continuer encore longtemps comme ça ? » Le supérieur, comprenant et même trop bien où il voulait en venir lui fit les gros yeux, mais fra Giacomo fit semblant de ne pas le voir, « que le mal continue à prévaloir sur le bien ? Ou même que le temps de la Nouvelle Jérusalem soit proche ? Et si devait arriver l'heure où Dieu dira à ses anges 'allez et versez sur la terre les sept coupes de ma fureur' comme l'a prophétisé Jean, selon vous, cette vie vous a-t-elle préparés à vous ranger près de Lui avec les élus ? »

Le supérieur, l'air soucieux, allait ouvrir la bouche, mais à l'improviste, sans avoir donné la moindre impression qu'il suivait la discussion auparavant, Geraldino, le neveu d'Abriano, - grand, musclé, avec une barbe de quelques poils à peine née sur ses joues creuses – intervint brusquement pour dire, le regard en feu : « Nous faisons partie des pénitents. Les pénitents se divisent en pénitents isolés ou associés, propriétaires ou communautaires ; ruraux ou urbains ; ermites, en famille, en institutions ou conventuels. Nous sommes des pénitents ruraux communautaires mais en famille. Et... »

« Mais qu'est-ce que tu racontes, Geraldino ! » l'interrompit, furieux, Abriano. Et s'adressant à un frère, petit maigre et myope, assis au bout du banc devant lui, il l'apostropha en rage :

« C'est de votre faute, frère Reglé, vous lui avez appris des choses nulles et sans importance ! »

Il se tourna ensuite vers fra Giacomo, l'air consterné.

« Je suis désolé... Mon neveu est un de ceux qui compteraient les mouches sur une bouse de vache et mettraient même en rang les mouettes qui se trouvent sur la berge. Excusez-le, s'il vous plaît. Celui-là » et il montra d'un geste brusque Reglé, « au lieu de lui expliquer les Saintes Ecritures, ne fait rien d'autre sinon conforter cette tête de linotte. »

Reglé était le surnom donné on ne sait par qui au frère Bonello, un ex maître d'école, à cause de la grandeur démesurée de ses oreilles. Il avait quitté son métier l'année précédente, mit en communauté un petit champ qu'il possédait dans l'île de la Cura, et rejoint les pénitents de San Lorenzo. Il était le seul, à part Giovanni qui sache lire et écrire correctement même un peu de

latin. C'est pour cela qu'il faisait école dans ses rares moments libres du travail des champs, aux trois ou quatre jeunes de la communauté.

« Mais les distinctions sont importantes ! Dieu est ordre et harmonie et il faut bien connaître la place où la Providence t'a mis pour mieux Le servir... Si j'enseigne ces choses, c'est parce que nos jeunes peuvent ainsi comprendre dès maintenant que notre voie est la plus difficile mais la plus sûre pour s'approcher d'une vie de perfection... Voici la méthode qu'on m'a aussi enseignée : d'un principe général déduire tous les éléments qui composent une question.»

Bien qu'il ait prononcé ces paroles sur un ton défensif et convainquant, frère Reglé, à la fin avait relevé la tête dans un mouvement d'orgueil et regardé autour de lui.

Les affirmations du maître d'école, au lieu de calmer frère Abriano, semblèrent le rendre de plus en plus furieux.

Les yeux en flammes, exaspéré, agitant un bras pour accompagner ses paroles, il se mit à lui dire d'une voix forte : « Cela ne veut rien dire ! Au contraire, cela peut mener sur la voie de l'orgueil. Vivre en commun, se sentir tous frères comme dans l'Eglise primitive, dans un esprit de modestie et d'humilité : voilà ce que tu dois lui enseigner ! Je ne sais pas bien pourquoi, mais je sens que le Diable se tient caché derrière tes distinctions. »

Un peu haletant, il fit une pause, intimidé par le fait d'avoir osé s'opposer au maître. Mais ensuite il respira à fond, reprit courage et tourna ses deux yeux grands ouverts vers le frère.

« Et je vous répons de la même manière à vous aussi, frère Giacomo. Aucun d'entre nous ne sait, et donc ni vous non plus, quand viendra l'heure de l'épreuve. Quand Dieu enverra ses anges séparer le grain de l'ivraie. Faites attention que le Diable ne se cache pas derrière votre inquiétude. Je vous ai écouté avec attention et je crois avoir compris ce qui vous tourmente... En ce qui nous concerne, je sais que dans l'Evangile il est écrit 'Heureux les doux'. Et nous voulons vivre ainsi, en hommes paisibles. Essayez, vous aussi de trouver la paix de l'âme, en vous abandonnant à la volonté de l'Eternel et de ne combattre qu'avec les armes de l'exemple et de la parole. »

Frère Abriano baissa son bras et retourna s'asseoir. Sans s'en apercevoir, il s'était presque remis debout, se penchant vers les deux hommes. Tout perturbé, pendant un moment il continua à regarder fixement le frère.

Giovanni, qui avait suivi la dernière partie du dialogue entre fra Giacomo et le pénitent, d'un air perplexe et soucieux, décida d'intervenir à ce moment là.

« Laissons ces questions pour le chapitre de demain ! » dit-il rapidement d'un ton sec avant que quelqu'un d'autre ne puisse ouvrir la bouche. « Il est tard. Maintenant que fra Giacomo s'est restauré, il est temps d'aller à l'église et de dire la prière du soir, et ensuite de vite aller au lit, l'aube vient toujours trop vite pour celui qui n'a pas reposé son corps. »

Puis il s'adressa au frère avec un demi sourire de désapprobation.

« Pour toi, Giacomo, j'ai fait préparer un lit dans la maison de frère Manfredi qui est allé voir son père. »

Sans ajouter un mot, il se dirigea vers la sortie. Abriano se leva aussi, le visage à nouveau calme mais le regard droit devant lui, comme s'il était entrain de reconsidérer et d'approuver en silence tout ce qu'il avait eu le courage de dire. Les autres se levèrent aussi en parlant bas entre eux, étirant leurs bras ouverts et remettant en place leur bure. Bonello cacha sous les cendres les restes du feu sur le foyer. Fra Giacomo, pensif suivit Giovanni, les pénitents lui cédant le pas. Ils étaient déjà arrivés sur le seuil quand le retint par le bras une pénitente d'âge mûr – la veuve Veronella - lui murmura : « Père, venez vivre ici, vous aussi. Vous trouverez la paix comme je l'ai trouvée moi... »

Pour briser un peu cette atmosphère de sérénité où ils voulaient tous montrer qu'ils vivaient et qui au contraire le faisait suffoquer parce qu'elle lui semblait en grande partie superficielle, fra Giacomo en colère se tourna vers la veuve.

« Et pourquoi pas vous remarier maintenant? »

« Pourquoi pas ? Si je trouve un frère de pénitence qui se contente de ma compagnie » répondit la veuve toute contente, et quittant brusquement le frère, elle courut pour retrouver Auriema.

Fra Giacomo fit deux pas depuis la porte et leva la tête vers le ciel. C'était une nuit sans lune mais mille étoiles palpitaient dans la grande obscurité silencieuse qui enveloppait l'île. Une brise légère apportait alentour les odeurs saumâtres de la lagune et celles plus douces des champs et des prés. Dans cette paix on entendait que les grillons.

« C'est vraiment beau ici ! » ne put s'empêcher de penser fra Giacomo. « Hélas ils ont raison. Cela donne l'idée de ce que devait être le monde au début, avant le péché originel. Cependant... »

Alors qu'il s'attardait à respirer l'air du soir et à se perdre dans ses pensées, fra Giacomo entendit une voix jeune et hésitante jaillir presque de la nuit, très proche de lui. Surpris, il se retourna et aperçut le profil d'Ottolina, blanc et lumineux dans cette obscurité. Le frère lui jeta un coup d'œil rapide. Même dans la profondeur d'une telle nuit, on voyait qu'elle était belle. La bure n'arrivait pas à cacher ses larges épaules, sa poitrine pleine et ses flancs de femme mûre maintenant. Et puis elle avait dans ses longs yeux entrouverts et sa grande bouche charnue qu'elle avait toujours entre ouverte, une impression de désir que le frère, troublé, avait déjà remarqué.

« Frère Giacomo, puis-je vous demander une chose ? »

« Dis toujours »

« Avez-vous déjà vu la fête des Maries ? »

« Oh ! Comment se fait-il que tu t'intéresses à ces choses là ? »

« On m'a dit que c'est très beau... Que les femmes qui y participent ont les plus belles robes du monde... Qu'on donne à la plus belle une couronne d'or. Et les barques sont toutes couvertes de damas et d'or. »

« Celui qui t'a raconté tout ça a bien fait son travail ! Mais même si tout ce qu'on t'a mis dans la tête était vrai, tu ne crois pas que c'est un péché pour une pénitente de rêver à tout ça ? »

Il se sentit obligé d'ajouter après : « Ne crois-tu pas que cet étalage de luxe n'est pas un gaspillage honteux de richesse alors que les pauvres n'ont rien à manger ? »

« Vous avez raison, père, pardonnez-moi. Mais je suis jeune et c'est difficile de renoncer à certaines choses. »

Ottolina mit sa main sur sa poitrine et fra Giacomo entendit qu'elle haletait un peu et il en ressentit un trouble que depuis longtemps il n'avait pas éprouvé mais qu'il connaissait bien.

« Je ne suis jamais allée à Venise et je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui ait bien voulu m'y emmener. Est-ce mal d'avoir ce désir ? Et même si c'est un péché, pour le combattre, il faut le connaître, n'est-ce pas ?... Toujours à dire : ceci, non ; cela aussi, c'est interdit ; travaille et n'y pense pas ; confesse-toi. Mais je ne trouve jamais rien à dire à confesse. C'est sûr, certaines choses qui se font ne se disent même pas à confesse... » et le frère remarqua que la jeune fille s'était encore plus rapprochée de lui, « ...surtout au méchant vieux prêtre de Torcello. A vous, j'aurais peut-être le courage de le dire mais vous n'êtes pas mon confesseur... » Ottolina se tut et un silence, plein d'allusions, tomba entre eux deux... Fra Giacomo se sentit décontenancé et sut dire seulement : « Si c'est pour cela, demain je suis à l'église et si tu veux, tu peux me chercher et je te confesserai. »

Il hésita un instant puis il ajouta précipitamment, « De toutes façons, si pour renforcer ta foi, tu as besoin de voir le péché en face et si les tiens te donnent la permission, je t'emmène à Venise et je te confie pendant deux jours à une femme pieuse de ma paroisse à laquelle je me fie ; pour te faire revenir, on trouvera bien quelqu'un. »

Quelque chose en lui le contraignit à ajouter : « Nous verrons ce que tu penseras de toute cette confusion, cette misère et cette saleté morale que tu trouveras. »

Ottolina fit un bond de joie et d'un geste impulsif lui caressa le bras.

« Fra Giacomo, merci ! Je vais tout de suite demander à mon père. Avec vous il me laissera certainement partir. »

Puis elle hâta ses pas vers un petit groupe de personnes qu'on distinguait à peine dans la nuit mais dont on devinait la présence par le bruit de leurs sabots sur la place pavée de cailloux et leurs voix étouffées qui peu à peu s'éloignaient.

Resté seul à nouveau, fra Giacomo essaya de reprendre le fil de ses pensées mais il était trop troublé.

« Oh, Jésus ! quelle espèce d'hypocrite je suis ! Et puis indécis comme d'habitude ! » se dit-il en colère.

En fin de compte – pourquoi ne pas l'admettre ? – la jeune fille l'intéressait. D'instinct, dès le début, il avait eu un comportement qui avait seulement pour

but ceci : répondre au désir évident de la fille. Ses anciennes incertitudes l'avaient empêché cette fois aussi de décider : oui ou non. Comme d'habitude d'obscures craintes de nature physique – pourquoi ne pas l'admettre - et de nature morale l'avaient rendu hésitant. Encore une fois. Qui sait si les autres s'étaient rendus compte de son désir. C'est sûr que c'était une grande belle jeune fille. La dévêtir devait être à mourir de plaisir. De quoi te faire monter le cœur à la gorge et un brouillard aux yeux. Et elle aussi... Ou se trompait-il ? Attribuait-il à Ottolina un désir qui était seulement le sien ? Ce ne serait pas la première fois, pour ça aussi. Ou était-ce une excuse pour faire marche arrière ? D'un coup il eut envie que rien ne soit arrivé.

« Voilà » se dit-il « Je ne l'emmènerai pas avec moi à Venise. Et en plus il y a Giovanni qui me connaît très bien. Mais comment faire maintenant pour me rétracter ? Mais pourquoi perdre une pareille occasion ? Et puis ses parents s'étonneraient de mon refus. »

Comme d'habitude il renvoya la décision au lendemain. Peut-être que Ottolina ne viendrait pas...Mécontent, il alla vers les autres qui maintenant le saluaient sur le pas de la porte de leur maison. Giovanni l'attendait, une lanterne à la main, à la porte d'une cabane. En lui ouvrant la porte, il dit seulement : « C'est ici que tu dormiras cette nuit » Puis il posa la lanterne à terre juste au-delà du seuil et vite s'en alla comme s'il craignait que les autres ne le voient parler avec Giacomo.

« Merci et bonne nuit, Giovanni ! » eut à peine le temps de dire le frère avant que l'autre ne disparût.

Le lendemain matin, contrairement à son habitude, fra Giacomo se réveilla alors que le soleil était déjà levé depuis un bon moment. Peut-être était-ce le silence insolite qu'il y avait sur l'île ou plus probablement le fait de ne pas être environné par l'atmosphère lourde de tensions et de venins du couvent. Et puis là, la cloche de matines n'avait pas sonné.

Et bien sûr, il n'avait pas l'esprit moins tendu que d'habitude : au contraire, à ses habituelles angoisses s'étaient ajoutés les soucis de la prochaine entrevue avec Giovanni et le problème Ottolina.

Un peu honteux, il sortit dans l'air frais du matin et se hâta vers l'église. L'attendaient déjà Geraldino qui devait servir la messe et deux pénitents, priant à genoux sur un des premiers bancs.

Ces bancs – il le nota avec plaisir - étaient en sapin aplani sans façons, sans vernis ni ornements. L'autel était fait de simples briques, comme il ne l'avait vu que dans quelques églises franciscaines et sur la nappe qui avait l'air d'avoir été lavée et raccommodée plusieurs fois, on avait posé un petit tabernacle en bois. Tant de simplicité toucha son cœur : cette petite église répondait à ses idéaux de retour à un idéalisme plus pur.

Geraldino l'invita à passer derrière l'autel pour revêtir les habits sacerdotaux, vu qu'il n'y avait pas de sacristie. Il endossa une tunique blanche et une chape très simple avec un grand ISH dans le dos et des petites croix sur le devant, il s'approcha de l'autel : à côté du calice couvert d'un linge, il y avait un missel fait de parchemin grossier et, à en juger du moins à la page où il était ouvert, il y avait de grandes lettrines peintes en miniatures naïves de couleurs très vives.

Les pénitents de l'île entraient tous maintenant dans l'église, seuls ou en couples et, prenant place dans les bancs, ne perdaient pas de l'œil un instant l'officiant, contents et curieux de la nouveauté qu'il représentait.

« Y a-t-il quelqu'un à confesser ? » demanda fra Giacomo à Geraldino avant de commencer la messe.

Le jeune homme long et dégingandé se tourna vers l'assistance et les bras ballants, regarda çà et là dans l'église, à travers ses cheveux ébouriffés sur son visage. « Je ne crois pas... vraiment personne. D'habitude ceux qui veulent se confesser se mettent à genoux à droite sur la première marche et le prêtre les appelle derrière l'autel... Mais ici c'est déjà beaucoup si le prêtre de Torcello vient quatre fois par an. »

Fra Giacomo fut surpris mais pas trop, vu que partout maintenant c'était comme ça. D'autre part, il était bien content au fond, que Ottolina ne se soit pas manifestée et qu'elle l'ait ainsi sorti d'un grand embarras. Il alla au centre de l'église, tourna le dos aux fidèles, fit une grande genuflexion et s'approcha du calice en murmurant les premières paroles de la messe : « Introïbo... »

Son visage d'un coup assumait la gravité intense et formelle de quelqu'un qui accomplit un acte dont il est profondément convaincu de la valeur. Il était certain que Ottolina, la veuve et les autres ne détachaient pas un instant leurs regards de sa figure pendant qu'il officiait. Mais maintenant, en faisant les genuflexions et les gestes que nécessitait la messe, il se sentait loin de toutes ces angoisses et ces contradictions qu'il se reprochait à lui-même et de toutes les préoccupations des autres qu'elles soient, mesquines ou nobles.

« Si la vie » pensa-t-il « était simple et linéaire comme le rituel liturgique de la messe ! Une succession d'actes clairs et nécessaires, fixés par une tradition religieuse séculaire et vénérable qui te donne l'impression d'être en communication avec un monde parfait, divin. Aucune incertitude mais un sentiment d'accomplissement et de paix comme une grande lumière filtrée par une rosace... Et au contraire... Combien de misères !... En moi et en dehors de moi. »

A la fin de la messe, alors qu'il était encore en train d'enlever ses vêtements sacerdotaux, il vit Giovanni s'approcher de l'autel et s'adresser aux pénitents réunis dans la petite église.

« Sœurs et frères. Dieu soit avec vous ! » commença-t-il à dire.

« Et avec ton esprit ! »

« Avant de commencer notre chapitre mensuel, nous invitons tous fra Giacomo à nous assister de son aide spirituelle et à nous conseiller avec la

sagesse qui lui vient du port de l'habit franciscain qui est un habit de pénitence comme le nôtre. »

Ceci dit, il donna un coup d'œil au frère en se tournant vers l'autel. Frère Giacomo eut l'impression de saisir un éclair d'ironie dans ce regard. De nombreux souvenirs lui revinrent à la mémoire et il fut sur le point de répondre d'une manière piquante mais il se borna à dire, en levant un peu la voix : « Frères, je vous remercie tous et en particulier votre supérieur pour l'invitation. Je reste volontiers, mais je ne pense pas avoir de conseils à vous donner. Sur la voie de la pénitence, vous êtes plus en avance que moi et mon ordre. »

Giovanni acquiesça en silence et tandis que fra Giacomo allait s'asseoir sur l'un des derniers bancs, Giovanni redressa un peu l'échine et commença d'un ton d'autorité qu'il ne lui connaissait pas :

« Alors commençons. Les travaux que nous nous étions proposés de faire ce mois sont à bon terme, me semble-t-il. Le nouveau potager commun que nous avons aménagé à la pointe de l'île donne déjà ses premières plantes. Mais l'eau reste notre grand problème. La porter depuis le puits qui est ici au centre jusque là-bas serait un gros travail. Je pensais que si on construisait un petit canal en bois... »

Tout à coup, dans le silence général, un jeune, la bure qu'il portait trop grande pour lui, rendait sa silhouette encore plus maigre et sur son visage il avait l'air mi agacé, mi inquiet de quelqu'un qui redoute de ne pas être écouté et en même temps a peu d'estime pour son interlocuteur, ce jeune interrompit Giovanni.

« Excuse-moi, frère Giovanni, mais il ne me semble pas correct que nous soyons ici à parler de nos petites affaires. Ce serait une chronique stérile de notre travail. Nous connaissons toutes ces choses là. Le chapitre doit avoir une dimension bien différente ! »

Deux ou trois jeunes autour de lui, acquiescèrent vigoureusement et fixèrent des yeux le supérieur, affectant un air de défi et de détermination :

« Quelle dimension ? Et de quels problèmes voudrais-tu que nous parlions ? Allez, dis-le moi, ainsi on pourra s'adapter. »

Giovanni s'était efforcé de parler d'une voix très calme, arrivant à bien cacher sa surprise et son désappointement – rendus plus sensibles par la présence de fra Giacomo – que cette interruption lui avait procurés. Mais juste en dessous, on sentait vibrer une colère contenue difficilement cachée derrière un ton paternel. Le jeune que tous appelaient Trappa, récita vite sa réponse comme s'il l'avait préparée auparavant.

« Ce n'est pas le moment d'agir comme ça, mon père ! Comme si nous étions des fous. Je comprends bien ce que tu veux dire avec ce « s'adapter. » Si tu veux vraiment le savoir, nous aimerions faire l'analyse des avancées que notre communauté a fait dans la construction d'une vie nouvelle. Nous sommes venus à San Lorenzo pour cela. Pour fonder une vraie communauté.

Mais il ne me semble pas que... » « Nous qui ? Pour qui parles-tu ? » L'interrompit Giovanni, ironique mais avec aussi une certaine préoccupation dans la voix.

« Mais pour nous, les jeunes ! Je veux dire moi, Bernardino, Anselmino... »

« Ottolina aussi ? » dit un convers, assis près de fra Giacomo.

« Oui, Ottolina aussi ! Même s'il y en a parmi vous qui pensent qu'elle a d'autres choses en tête... »

Giovanni, levant un peu la voix, calma l'agitation qui commençait à se répandre un peu parmi tous et fit taire les murmures d'indignation qui avaient accompagné les déclarations du jeune pénitent.

« Restons calmes, frères et essayons de comprendre. Ce n'est pas dans l'esprit de notre communauté de condamner avant d'avoir écouté. »

Ensuite il s'adressa à nouveau au groupe de jeunes qui se tenaient tous serrés autour de Trappa comme pour s'éloigner des autres et demanda :

« De quoi vous plaignez-vous ? »

Ce fut Bernardino, un garçon blond au regard ouvert qui prit l'initiative de lui répondre.

« Du fait que nous sommes entrain de nous livrer à la pratique médiocre d'un quotidien privé de sens spirituel. Nous travaillons en commun, nous menons une vie de pénitence... d'accord. Nous avons dépassé l'égoïsme individuel... »

Ottone d'un ton indigné l'interrompit.

« Nous avons même renoncé à nos propriétés... »

« Oui ! Mais pourquoi ? Pour que nombre d'entre vous trouvent ici plus de sécurité et de tranquillité ! Et vous vous contentez de cela. Et comme vous n'avez plus l'occasion de pécher envers les autres, enfermés comme vous l'êtes dans cette île, vous vous croyez des saints. Mais c'est de l'hypocrisie ! Nous » et il montra d'un geste nerveux de la main ses compagnons qui suivaient son discours avec une attention pointilleuse, « nous sommes ici pour servir d'exemple à tous les hommes ! Nous devrions renouveler la vie évangélique et au contraire nous nous satisfaisons de nos présumés sacrifices... »

« Mais ne comprenez-vous pas que cette époque est la dernière de l'histoire ! » dit une fille en se levant et en agitant ses bras, « qu'il faut essayer de s'approcher de la perfection enseignée et vécue par Jésus et les apôtres ! » Et elle s'assit d'un coup en secouant la tête.

« Je vois que quelqu'un t'a parlé de Joaquim et de ses prophéties ! » commenta d'un ton suffisant Giovanni. Bernardino regarda ses compagnons, poussa un grand soupir, puis s'adressa au Supérieur.

« Mais c'est inscrit dans les choses ! Pas seulement dans les écrits de Joachim... Tous les signes nous montrent que nous sommes à la veille d'un profond renouveau. Quand donc y a-t-il eu autant d'injustice ? Autant de cruauté ? Mais aussi autant d'espérance et autant d'attente ? » Furieux, Ottone sauta sur ses pieds et Giovanni n'arriva pas à l'arrêter.

« Mais, qu'est-ce qu'il faudrait faire, selon vous ? Que veut dire cette impatience ? S'il vous semble que notre communauté que nous avons tant peiné à mettre sur pied ne réussit pas à satisfaire vos besoins spirituels, alors quittez-la. Nous nous sommes contentés de faire vœu de vie commune et de pauvreté individuelle. Si cela ne vous suffit pas, alors faites vœu de continence perpétuelle et devenez des cénobites. »

Bernardino, qui devait être considéré par ses compagnons comme leur guide vu l'attention avec laquelle ils suivaient ses paroles, se chargea à nouveau de répondre et il le fit d'un ton volontairement paisible.

« Non, nous voulons rester et lutter ici même pour transformer cette communauté qui est aussi la nôtre. Est-il possible que nous soyons réduits à ne parler que de la quantité de terres que nous avons pu bonifier cette année, de la qualité du travail d'un frère et de la mauvaise volonté d'un autre ? Pourquoi nous sommes nous réduits à ces misères ? Je crois que ce serait notre devoir d'élaborer, comme l'a dit frère Trappa, un modèle de vie évangélique si parfait que tous devraient l'imiter. Il faut davantage de joie, de fraternité dans nos journées ! Plus de lumière dans nos gestes ! Nous redevenons égoïstes et préoccupés de petites choses sans valeur de la vie... »

Une voix, que Giovanni n'arriva pas à savoir à qui elle appartenait s'exclama : « Mais pourquoi ne devenez-vous pas des prédicateurs itinérants ? »

« En somme, vous n'acceptez pas de critiques ! Et si quelqu'un vous rappelle aux vraies motivations qui vous ont conduits ici, vous l'invitez à s'en aller. » Telle fut la conclusion, prononcée d'un ton amer par Bernardino.

Giovanni essaya de lui envoyer un sourire de sympathie et allait ouvrir la bouche mais il fut arrêté par frère Abriano qui s'imposa d'un geste énergique de la main et fixa le jeune homme droit dans les yeux. Le vieux pénitent resta un moment silencieux, puis il commença à parler, essayant de prendre un ton persuasif.

« Je ne vous comprends pas. Ton ami parle de l'égoïsme et nous accuse tous, mais on ne sait pas qui, vu qu'il n'a pas donné de noms. Pourquoi ne faites-vous pas des accusations précises ? Qu'avons-nous mal fait ? Agissons-nous mal en voulant rendre prospère notre communauté ? C'est un exemple pour tous. « Il faut agir, il faut agir » dites-vous. Nous avons créé un endroit où vous, jeunes vous pourrez pratiquer ce que vous appelez votre spiritualité... On vous a sortis d'un monde de misère et de perversion. Ici vous êtes à l'abri des abus et des violences. Et nous ne faisons rien pour les autres ? Mais à l'hospice, ne soignons-nous pas aussi les malades des alentours ? Et tous les légumes que nous envoyons au couvent de San Zaccaria ne servent-ils pas à secourir les nécessiteux ? Alors qu'est-ce que ça veut dire ces mécontents et ces accusations ? »

Abriano regarda autour de lui pour constater que son discours avait reçu une approbation générale.

« Mais c'est autre chose ce que nous voulons ! » commenta éplorée la fille d'avant, « Le travail ne suffit pas ! Nous devons méditer, essayer se sentir l'Esprit Saint en nous... Avoir le courage de s'abandonner complètement dans les bras de Dieu. »

Ottolina la regarda, perplexe mais intéressée ; Anselmino, qui jusque là était resté silencieux voulut donner son avis : « Notre idéal doit être la pauvreté communautaire qui est plus proche de l'enseignement du Christ... » et tous comprirent que Anselmino répétait des choses qu'il avait entendu dire par Bernardino, « de la pauvreté individuelle pratiquée par les Ordres Mendians. C'est vrai – frère Abriano le dit bien – nous nous sanctifions mutuellement en travaillant pour le bien commun, mais bien plus élevé doit être le but d'une communauté. »

Il s'arrêta pour voir l'effet qu'avaient produit ses paroles sur les autres jeunes, puis d'un ton moins inspiré mais plus sincère il conclut : « Quelquefois, il me semble que nous nous laissons distraire par l'avidité des sœurs de San Zaccaria qui veulent toujours davantage de biens de notre part. »

Un murmure de désapprobation et de crainte accueillit cette affirmation. Giovanni tressaillit et fit immédiatement un geste des mains pour imposer le silence. Quand tous se turent, il intervint d'un ton décisif et autoritaire.

« Frère, Ecoute-moi ! Si les sœurs reçoivent beaucoup de nous, je te rappelle qu'elles nous ont beaucoup donné. C'est grâce à leur protection que nous sommes à l'abri de toute vexation, exempts de commettre le péché de violence, du moment que personne ne peut nous obliger à porter les armes et en outre, loin de toute tentation de prévarication envers notre prochain en le trompant, vu qu'il nous est permis de ne pas participer aux obligations civiles ; Je vous rappelle à vous tous ensuite... » et son regard passa de l'un à l'autre des jeunes gens, « que, portant l'habit de pénitence, vous avez fait le vœu perpétuel, reconnu par l'Eglise, d'accepter les règles de notre communauté et de vous comporter avec humilité, comme des pécheurs publics réconciliés. Et parmi ces règles, il y a l'obéissance... En ce qui concerne vos critiques et vos inquiétudes, je vous invite à réfléchir sur le fait qu'ici, à San Lorenzo, depuis longtemps nous avons fait le choix de renoncer non seulement à la terre et aux privilèges qu'elle apporte, mais aussi à l'argent. Nous ne sommes peut-être qu'au premier pas sur la voie qui conduit à la perfection, mais » et ici il regarda avec insistance vers fra Giacomo, « si l'ange envoyé de Dieu pour annoncer l'apocalypse arrivait, il nous trouverait sans doute en état de péché mais pas plongés dans les ténèbres de l'égoïsme et de l'avidité... Je vous prie donc d'agir dans un esprit de charité envers nous et non de destruction. Soyez humbles avec vous-mêmes et considérez les limites de la nature humaine et donc aussi les nôtres. »

Giovanni fit une pose et puis il déplaça son regard du groupe des jeunes pénitents qui secouaient la tête avec résignation, vers les autres qui montraient qu'ils avaient au contraire écouté avec satisfaction le discours de leur supérieur. « Et maintenant, reprenons l'examen de notre activité ce dernier

mois. Mais auparavant – je l'avais oublié au début – il est nécessaire que nous examinions le chapitre des fautes. Je rappelle que vous avez tous l'obligation d'être présent à l'église aux matines... »

A ce moment là, fra Giacomo, qui avait suivi avec un intérêt croissant et plaisir les paroles des jeunes, même s'il s'était imposé de ne pas intervenir, se leva du banc, et murmura des paroles d'excuse à ses voisins et alla vers la sortie de la petite église. Ce qui ne déplut pas à Giovanni.